

Mon toast à la Suisse

07.09.2022.



Il y a quelques semaines, en vacances dans l'Amérique profonde, je reçois un message m'annonçant, que, à ma plus grande surprise, je me trouve cette année parmi ceux qui, selon la rédaction du *Temps*, ont « sensiblement contribué au succès de la Suisse romande », parmi « les faiseurs d'opinion et leaders économiques, politiques, scientifiques et culturels ». [L'édition spéciale](#) du *Temps* d'hier a bien confirmé que je n'ai pas rêvé.

Cette reconnaissance par mes confrères et consœurs – d'autant plus inattendue que la Russie n'est pas à la mode en ce moment – m'a profondément touchée et m'a obligée à réfléchir sur le passé du journal *Nasha Gazeta* et sur son avenir.

Je suis arrivée à Genève en novembre 1998, par amour. Après une brève période d'adaptation psychologique nécessaire suite au déménagement de Montparnasse à Troînex, j'ai accepté la réalité et y ai même trouvé quelques avantages. Petit à petit j'ai arrêté de vérifier si le lac était en feu et de chercher des pièces d'argent dans des plaques de beurre. Avec le temps, plutôt que de dire « en Suisse » ou « à Genève », j'ai commencé à dire « chez nous ». Je me souviens de l'étonnement de mon père qui, lors de sa première visite dans mon nouveau « chez moi », est resté assis pendant deux heures à côté d'un distributeur de la *Tribune de Genève* pour voir si quelqu'un ne mettrait pas une pièce. « Tout le monde a mis de l'argent ! – me disait-il le soir, excité et incrédule. – Et la boîte n'est même pas fermée ! » « Oui, chez nous, c'est comme ça », lui répondais-je, avec une certaine fierté.

C'est à Genève que j'ai vécu les plus grandes joies et les pires déceptions. C'est ici que mes enfants sont nés. L'apprentissage, un peu forcé, du Russe et de la musique classique n'ont pas empêché ces deux « petits-suisse » à devenir des citoyens du monde : l'École internationale de Genève a renforcé leur multiculturalisme inné et les a immunisés à vie contre le racisme, le chauvinisme, l'homophobie et autres formes d'intolérance. J'ai dû beaucoup apprendre d'eux.

C'est ici également que j'ai redécouvert ma première vocation et ma vraie passion : le journalisme. Ce métier passionnant qui vous empêche de dormir la nuit, qui vous prive de vacances et de weekends tranquilles, qui vous oblige, parfois, à vous embrouiller avec votre entourage, et souvent, à vous poser des questions extrêmement dures. Ce métier passionnant qui vous permet d'apprendre tous les jours et de partager vos connaissances

et préoccupations avec le public. Ce métier à la fois gratifiant et ingrat, qui vous fait forcément grandir.

Quand en 2007 Edipresse m'a proposé de lancer *Nasha Gazeta*, le premier site d'information russophone en Suisse, j'ai d'abord refusé : je ne voyais pas de quoi j'aurais bien pu parler, je ne connaissais pas la communauté russophone, et en plus, mes enfants vous le confirmeront, je suis vraiment nulle en technologie. Alors, faire un journal online ? Non, merci.

Et pourtant, voici quinze ans que je le fais, tous les jours, une *businesswoman* malgré moi. Quinze ans, contre vents et marées.

Croyez-moi, ce n'est pas facile de tenir si vous n'êtes pas allée à l'école avec la moitié de Genève et ne jouez pas au golf avec l'autre moitié ; si pour trouver le financement il ne suffit pas de faire un repas avec papa ou maman vendredi soir ou dimanche midi. Et si, en plus, votre « produit » est aussi éphémère que l'information.

Notre rédaction est réduite aujourd'hui à deux personnes. Néanmoins, nous parvenons à traiter, en russe, du lundi au vendredi, tous les événements les plus importants qui se déroulent en Suisse, dans les domaines de la politique, de l'économie, du luxe, de l'éducation, de la culture, de la santé, etc. en surpassant ainsi de loin les attentes initiales : les dirigeants d'Edipresse voyaient *Nasha Gazeta* comme un petit site communautaire, genevois.

Nasha Gazeta contribue à l'intégration des russophones dans la vie locale et à la promotion des valeurs et des entreprises suisses. Mais pas seulement.

Le 24 février 2022 *Nasha Gazeta* a dénoncé sans équivoque la guerre déclenchée par la Russie contre l'Ukraine tout en poursuivant la promotion de la culture humaniste russe, tout en gardant ouvert le dialogue. Le rôle de notre journal, conçu comme un média unificateur, a été renforcé par la tragédie que nous vivons : *Nasha Gazeta* est aujourd'hui la seule plateforme professionnelle où les Russes et les Ukrainiens peuvent encore communiquer, et une des rares qui n'a pas encore suspendu l'option « commentaires », contrairement à *Swissinfo* ou *Le Temps*, par exemple. C'est vers nous que les Ukrainiens qui arrivent en Suisse se tournent pour toutes sortes de conseils, et nous essayons toujours de les aider, dans la mesure du possible.

Maintenant, je mets de côté la fausse modestie et vous dis la chose suivante. L'intégrité, l'honnêteté, l'objectivité, l'approche positive, la préférence pour les bonnes nouvelles et pour la haute culture, le ton calme et les appels à la raison sont des qualités louées par tout le monde. Mais très difficiles à monétiser. Les mauvaises nouvelles se vendent mieux. La propagande paie mieux.

Depuis quinze ans *Nasha Gazeta* sert de pont entre la Suisse et le monde russophone, qui est plus large que la Russie seule. Tout cela avec le soutien de quelques personnes et d'institutions privées que je ne pourrai jamais remercier assez pour leur générosité et leur amitié. Cela ne peut pas continuer ainsi. Le moment est venu de décider s'il faut brûler ce pont ou le solidifier.

L'amour qui m'a emmenée à Genève s'est enfui. Mais moi, je suis là. Et je porte aujourd'hui un toast à la santé de la Suisse, le pays qui m'avait si bien accueilli et qui, je l'espère, me soutiendra. *Na zdorovie* ! Dommage que j'aie perdu l'habitude de jeter les verres...

Source URL: <http://www.rusaccent.ch/blogpost/31006>